

Nostalgie et souvenirs

∴ Monique Lemieux, directrice du Bulletin

Au cours de la préparation du présent numéro, je suis passée par toute une gamme de sentiments, de la tristesse au bonheur de vivre des moments privilégiés. Lors du récent tremblement de terre, plusieurs de nos collègues haïtiens ont connu l'angoisse, l'inquiétude, ou la tristesse liée à la perte d'un être cher. Rendre hommage à Georges Anglade dans ce numéro, c'est un peu leur dire que nous partageons leur tristesse.

Dans la grisaille de ce difficile mois de janvier, ma rencontre avec Jean-Claude Forand m'a fait retrouver le sourire. Bien sûr, le texte qu'il nous livre fait une place importante à son rôle de pionnier de l'UQAM, mais la rencontre nous a aussi permis d'aborder différentes facettes de sa vie actuelle de retraité : ses activités de peinture et d'écriture, sa philosophie de la vie, qui s'exprime en partie dans le poème publié ici, un hymne à l'amour et à la vie. Quelques heures d'échanges avec un homme qui sait apprécier sa vie m'ont rendue encore plus consciente de l'importance de vivre pleinement le temps présent.

Un grand merci à ma collègue et amie Amaya Clunes, qui a bien voulu partager avec nous une de ses passions, la photo. Son récit contribue à mettre un peu de couleur au cœur de l'hiver tout en nourrissant notre imaginaire.

47

février 2010

sommaire

Nostalgie et souvenirs <i>Monique Lemieux</i>	1
Le mot du président <i>Philippe Barbaud</i>	2
Rêveries d'un octogénaire <i>Jean-Claude Forand</i>	3
Tout a commencé... <i>Amaya Clunes Gutierrez</i>	6
Dis-moi, Gertrude... (poème) <i>Jean-Claude Forand</i>	9
Georges Anglade, 1944-2010 : témoignages Une rencontre mémorable <i>Monique Lemieux</i>	10
Georges Anglade et la « nouvelle Haïti » <i>Luc Loslier</i>	10
Mon professeur <i>Robert Desjardins</i>	11
Remise de la bourse APR-UQAM	12



Le mot du président

::: Philippe Barbaud

Allocution présentée lors de la Fête des retraités du 16 décembre 2009

Vous êtes plus d'une soixantaine à avoir pris, au cours des derniers mois, la décision cruciale de prendre votre retraite de professeur d'université. Décision lourde à assumer, que vous n'avez certainement pas prise à la légère, en raison de la complexité des facteurs que avez dû considérer, soupeser et évaluer en importance vis-à-vis de votre bilan personnel.

Vous avez sûrement éprouvé, à plusieurs reprises, ce sentiment d'ambivalence que fait naître la décision de prendre sa retraite. La retraite, vous avouerez, est à la fois un renoncement et un assentiment. Un renoncement à plusieurs aspects fort gratifiants de la carrière universitaire, centrée sur le monde extérieur et les mondanités, et un assentiment à un nouveau mode de vie, davantage centré sur sa vie personnelle et son for intérieur. Il n'y a pas de formule magique qui permettrait à tous les individus de concilier le renoncement et l'assentiment pour accomplir sans coup férir une transition aussi importante dans la vie de chacun.

Une chose est sûre, cependant, à constater l'expérience vécue par de nombreux collègues. À quelques exceptions près, le renoncement n'est jamais une abdication, ni même une renonciation définitive à l'universitaire que nous avons été pendant le tiers médian de notre vie, et que nous restons par après. Toute retraite s'effectue selon le mode de la transition. Bien peu le font sur le mode de la rupture complète, ne serait-ce que parce qu'un très fort sentiment d'apparte-

nance à l'UQAM continue d'animer pendant de nombreuses années la très grande majorité de nos collègues retraités.

Ce sentiment identitaire nourrit la loyauté que chacun de nous voue à son université. Chacun de nous demeure peu ou prou le professeur d'expérience que notre carrière nous a permis de devenir dans cette institution. Le professorat nous a marqués profondément, et la retraite n'altère en rien la noblesse du titre de « professeur à vie » qu'il est légitime pour nous de conserver, et voire de revendiquer lorsque, par effet de système, les établissements universitaires manifestent parfois une tendance à rétrograder leur professeurs retraités.

L'APR-UQAM, l'association des professeurs retraités de l'UQAM, que j'ai l'honneur de présider encore cette année, note avec satisfaction les efforts de reconnaissance institutionnelle que notre université déploie depuis plusieurs années. La réception de cet après-midi en est un exemple patent, apprécié de tous. À cet égard, beaucoup de progrès ont été accomplis depuis ces dix dernières années. Le protocole actuel, qui régit la relation qu'entretient l'université avec l'APR-UQAM, est même devenu un modèle pour les autres institutions, non seulement à l'intérieur du réseau UQ, mais aussi à l'extérieur.

La tradition de reconnaissance qui s'instaure à l'UQAM est un signe évident de maturité institutionnelle. Cette reconnaissance doit pouvoir s'instaurer dans tous les rouages administratifs de l'établisse-



Association des professeurs et professeurs retraités de l'Université du Québec à Montréal

Conseil d'administration 2009-2010

<i>Président</i>	Philippe Barbaud <i>president@apr-uqam.org</i>
<i>Vice-président</i>	Denis Bertrand
<i>Secrétaire</i>	Yvon Pépin
<i>Trésorier</i>	Roch Meynard Robert V. Anderson Louise Dupuy-Walker Monique Lemieux

Bulletin Pour la suite du monde

Directrice Monique Lemieux
bulletin@apr-uqam.org / 514-486-8410

Adresse postale

APR-UQAM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8

Secrétariat (sans permanence)

Bureau V-6130, pav. Sainte-Catherine
Université du Québec à Montréal

Téléphone (répondeur seulement) : 514-987-3605

Site Web : <http://www.apr-uqam.org>

Adresses courriel : activites@apr-uqam.org
registraire@apr-uqam.org
webmestre@apr-uqam.org

ment afin d'en assurer la pérennité. C'est pourquoi le protocole actuel demeure perfectible. Nos suggestions pour en améliorer le contenu et la portée ont reçu un accueil sympathique de la part du rectorat et du vice-rectorat au ressources humaines. Nous en sommes fort heureux. Nous espérons la même chose des autres organismes concernés par ce protocole. Ensemble, nous ferons la démonstration que même dans le jeune milieu universitaire francophone, il est possible d'instaurer de nobles et respectables traditions, dédiées aux hommes et aux femmes qui ont contribué, par leur labeur professoral, à édifier cette

réussite institutionnelle qu'est devenue l'UQAM dans la société québécoise.

En terminant, je m'en voudrais de ne pas avoir saisi l'occasion offerte aujourd'hui pour inciter nos nouveaux collègues à la retraite à rejoindre les rangs de notre association au faible coût de 40 \$ (25 \$ pour les retraités de janvier) par carte de membre. L'APR-UQAM est cette organisation de volontaires qui permet de transformer la loyauté en camaraderie uqamienne. Au nom de tous les membres de l'Association, je vous souhaite la bienvenue, et à tous, une heureuse période des Fêtes.

Rêveries d'un octogénaire

::: Jean-Claude Forand

La lecture de l'ouvrage *La naissance de l'UQAM* ayant inspiré Jean-Claude Forand, il a rédigé sa propre vision de l'année préparatoire où il fut lui-même un pionnier participant aux premiers balbutiements de cette grande aventure. Ceux et celles qui le connaissent savent que l'humour fait partie du personnage; c'est, entre autres, une facette que j'ai pu découvrir lors d'une rencontre récente.

Au terme d'une carrière où il s'est investi dans les sciences de l'éducation à tous les niveaux de la composante de la tâche du professeur-chercheur, il a continué de servir la cause de la formation pendant de nombreuses années en faisant du bénévolat auprès de personnes âgées et en dirigeant notre association.

À l'heure actuelle, ce sont surtout les activités personnelles qui meublent sa vie de retraité et elles sont nombreuses : peinture, écriture, bridge, quilles, sans oublier le jardinage. Car à 84 ans, Jean-Claude vit toujours dans sa grande maison et conduit son auto. La génétique explique peut-être en partie une telle vitalité, mais l'humour et la joie de vivre jouent sans doute un grand rôle.

Monique Lemieux, directrice du Bulletin

Dans une lettre splendide que m'adressait monsieur Claude Corbo lors de ma retraite (1989), je retrouve ces mots : « Il me plairait beaucoup aujourd'hui de vous entendre évoquer de vive voix les plus touchants ou les plus drôles de ces souvenirs de vos années vécues à l'UQAM ». À l'occasion de la lecture de *La naissance de l'UQAM* et me rappelant les propos de Claude Corbo, je laisse aller ma plume à vau-l'eau dans l'évocation de certains souvenirs. Donc, sans aucune prétention historique, sachant bien que ma mémoire est en perte de vitesse, avec une vision en raccourci, et avec un large sourire...

Une mise en marche cahotique

« À ses débuts, l'UQAM n'était qu'une poignée de rêves éparpillés dans de vieux édifices », dixit Claude Corbo dans la lettre déjà citée. À Montréal apparais-

saient, pour moi, deux têtes d'affiche pour la mise en marche de l'UQAM. Comme je le voyais à l'époque, au mont de l'Olympe, les deux seuls dieux que je connaissais étaient représentés, d'une part par monsieur Léo Dorais, mi-chevalier ceinturé de cuir, mi-cow-boy au chapeau ondulant, d'une intelligence aussi fulgurante et drue que sa barbe, qu'il aimait caresser, parfois tendrement et, d'autre part par monsieur Godefroy Cardinal, personnage mythique et mystique, aux yeux bleutés d'humour, de dévotion et d'attention. On entendait l'un respirer et parler; l'autre, on l'entendait penser et aviser. Mais comme ils avaient de la branche tous les deux! Je me suis fait voler à l'époque deux de mes peintures dans mon bureau de vice-doyen : l'une, réaliste, mettant en vedette le regard noir et vibrant de monsieur Léo Dorais et l'autre, une abstraction cachant une mordante tendresse enveloppée dans un grillage imaginaire sévère.

Tout à coup, le 18 avril 1969, je reçois une lettre de monsieur Alphonse Riverin, président de l'U.Q., m'invitant ni plus ni moins à faire partie de l'équipe initiale du futur département des Sciences de l'éducation. En annexe figuraient les noms des collègues ayant reçu la même invitation. Cette lettre aurait sans doute été surprenante pour le recteur Léo Dorais.

Toutefois, dès la fin des cours des Écoles normales, mandat de monsieur Riverin ou pas, je travaillais avec monsieur Roger Levasseur et monsieur Gérald Boutin (de l'École normale Jacques Cartier) pour réfléchir et donner des objectifs de base à la formation universitaire des enseignants (élémentaire et secondaire). Après la lettre de monsieur Riverin et suite à plusieurs rencontres non officielles, je reçois une évaluation de mon dossier, l'une en provenance de Québec (du Ministère), l'autre en provenance de Montréal. Cette évaluation comprend trois composantes de 4 points chacune : qualification, recherche, expérience pédagogique. Je suis donc évalué après avoir été nommé par le président de l'U.Q. Évaluation de deux endroits avec différences considérables, en particulier en ce qui concerne l'expérience pertinente ! À l'époque la taxonomie n'avait pas ses lettres de noblesse.

Enfin, on me loge au collège Sainte-Marie, dans une chambre plutôt vide où, me dit-on, un père jésuite vient de décéder. C'est poussiéreux et ça sent le jésuite à plein nez ! Il faut se meubler. Comme de raison, on ne vole pas, mon collègue Gélinas et moi ; mais on se mobilise, on s'approprie, ici et là, quoi d'un bureau, quoi de chaises. À ce moment-là, je ne connais pas de femmes dans le futur projet universitaire, sauf madame Pelletier, épouse de Jacques, qui essaie de nous dépanner tant bien que mal. Cette dame cumulera toutes les fonctions : aménagement, secrétariat, registrierat, etc. Je trouve vraiment curieux qu'on me loge au Sainte-Marie alors que, pour la formation des maîtres, l'École normale Jacques-Cartier, avec sa bibliothèque et son matériel pédagogique, serait tout indiquée. On me répond qu'on veut faire une coupure réelle entre École normale et Université. Ah bon ! Pensait-on que les Écoles normales ne regorgeaient pas d'universitaires ? Comme je n'avais pas été incrusté dans les Écoles normales, je laisse pisser le mérinos, mais je sentais déjà certains préjugés envers ces institutions fondatrices.

Puis arrive un document officiel annoncé, si on peut dire, par monsieur Riverin, mais en provenance de monsieur Dorais. Ce sont les équipes départementales initiales. Des personnes nommées dans cette

lettre, à peine le quart feront partie des pionniers de l'UQAM. Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Avant même la constitution des départements, une première réunion rassemblait Roger Langlois (Sciences), Léon Frankston (Arts), Pierre Grenier (Lettres), Jacques Pelletier (Administration), André Grou (Sciences humaines) et Jean-Claude Forand (Formation des maîtres). Dès cette première rencontre, je mettais un point d'interrogation sur l'américain Frankston, qui revenait d'un stage à la Fondation Maeght (France). Il avait une formation en arts et plusieurs amis à l'École des Beaux-Arts, dont Jacques de Tonnancour. Je ne comprenais pas la venue de ce monsieur, qui avait l'air égaré. Aux réunions suivantes, nous n'étions plus que quatre (Jacques, André, Pierre et moi-même), les autres ayant perdu intérêt ou s'étant déclarés insatisfaits. À ne pas oublier, nous étions des bénévoles ! Mais déjà, nous commençons à jeter les bases pratiques de la future université, tout en révisant les idéologies fondamentales. Fonctions du décanat, fonctions des vice-doyens et des directeurs de modules et de notre part, même intérêt aux constitutions départementales. Dans mon cas, on parlait de la venue de monsieur Mialaret, auteur français de *l'Éducation nouvelle* (que nous retrouverons plutôt à Trois-Rivières), mais je préférais d'emblée monsieur Marcel Lavallée, un des brillants professeurs du Centre de transition à Ville-Marie. De toutes manières, il devenait passionnant de nous revoir et de rêver ensemble.

La constitution de nos modules se faisait petit à petit, avec des projets de programmes *ad hoc*. Au-dessus de nous, aucune structure lourde, à ma connaissance ; nous pouvions rêver. Cependant, il était temps de nommer des directeurs de module pour mettre en place les programmes et les compétences départementales au service des modules. C'est alors qu'une lettre recommandée du recteur Dorais parlait haut et fort, enjoignant les personnes identifiées dans sa lettre (dont j'étais) de signifier leur accord ou leur désaccord à la proposition d'embauche. Nous avions jusqu'au 25 août pour nous manifester, et la session devait débiter le 2 septembre. La date du 2 septembre ne fut pas respectée et pour cause ! À la fin juillet, dans mon bureau *jésuite*, j'avais inscrit la première étudiante en formation des maîtres, Thérèse, si je me souviens bien, qui s'inscrivait en Enfance inadaptée. Elle faisait partie de la génération *Peace and Love*, et elle allait se marier à l'automne, en pleine forêt, m'avait-elle raconté. Une nouvelle et belle jeunesse s'offrait à nos yeux !

Je me retrouvais par la suite dans les lieux de la pédagogie, à l'École normale Jacques-Cartier, devenue pavillon Lafontaine de l'UQAM. À travers les disparitions de mobilier et de diverses technologies pédagogiques, on faisait de la place pour installer les directeurs de modules et la famille se structurait : monsieur Michel Volet au module d'éducation physique, monsieur Hupé, responsable de la formation départementale, monsieur R. Léger au module préscolaire-élémentaire et monsieur Benoît Gendreau à l'information scolaire et professionnelle. Messieurs Jean-Marie Bouchard et Yvon Lefebvre devenaient les créateurs du module de l'enfance inadaptée. Nouveau dans le paysage et patronné par Québec, monsieur Jean-Yves Desjardins devenait responsable de l'éducation sexuelle. Le module sur le Chantier naquit l'année suivante. Il fut l'objet de débats houleux à la commission des études, au décanat et même dans la Famille de formation des maîtres. Après plusieurs délégations à la commission des études, le module fut mis en place, et animé par madame Yvette Volet. Plus tard, Bernard Lefebvre lui donna l'ampleur et la force uqamienne, liant avec éclat besoins du milieu et discours universitaire. Le registraire, monsieur Jolois, prétendait que la dénomination Chantier faisait un peu trop Québec campagnard : le module devint *formation dans le milieu* ; il ne savait peut-être pas que le grand pédagogue Freinet appelait ses écoles *Écoles des chantiers*.

Des apparitions

Alors que nous travaillons attentivement à la base au recrutement, en mettant les programmes en marche avec des structures modulaires confortables, apparaissent dans la haute direction des personnages remarquables aussi bien par leur physique que par leur mentalité, disons, originale. Il y avait un monsieur Gagnon, qui porta plusieurs chapeaux : d'abord vice-recteur aux relations publiques, puis à la planification et au développement. Il a passé comme un météore. Puis vint le cher Alexis Zinger, sorti du chapeau d'un magicien, nommé vice-recteur aux communications : une tête de turc à la barbe de crin noire et aux yeux plantés comme des clous dans des sourcils en débâche. Ces deux derniers semblaient se chercher et nous chercher dans ces débuts tourmentés de l'UQAM.

Un personnage plus près de nous apparut dans la personne de monsieur René Hurtubise comme vice-recteur à l'enseignement et à la recherche. Personnage élégant, raffiné, au langage doux et pénétrant. Il se

démarquait dans la haute structure et surtout dans le personnel de départ, qui se voulait à l'image du peuple, non seulement dans ses apparences, mais aussi dans son langage qui, à l'époque, était semé parfois de jurons syndiqués en-dessous du langage vernaculaire... Donc, à monsieur Hurtubise, il ne manquait que la fleur à la boutonnière. Si je me souviens bien, il avait transporté avec lui un élégant bureau qui rehaussait sa déjà imposante personne. Et, à la porte, une madone de secrétaire, compétente on ne peut plus, que j'aurais pu contempler pendant des heures...

Mon premier contact avec ce personnage fut inespéré. Il présidait la commission des études lorsqu'on me fit venir, à l'improviste, pour défendre les programmes de la formation des maîtres. Cette commission se tenait alors dans une ancienne petite chapelle des jésuites, avec vitraux et immense table centrale où siégeaient, comme des cardinaux, des membres que je ne connaissais pas. En retrait, dans la pénombre, un personnage inquiétant pour moi. J'étais mal préparé pour affronter ces messieurs ; mais ils avaient l'air plus mal préparés que moi. Ne connaissant pas mes programmes, ils se contentèrent de me poser quelques crocs-en-jambe, me questionnant sur Piaget, comme si ce dernier avait de l'importance pour la confection des programmes. Au lieu de m'en imposer, ils me donnaient envie de rire. Je refusai de donner un cours sur Piaget, me contentant de montrer que je m'appuyais plutôt sur Rogers et Freinet. À la fin de la rencontre, quelle ne fut pas ma surprise de voir le personnage fantôme partir du fond de la salle pour venir me faire l'accolade : c'était Georges Lapassade

Monsieur Hurtubise me fit signe qu'il voulait me parler. Avec des yeux de feu, il me questionna sur cet intrus, qu'il avait l'air d'exécrer. Je ne savais rien de la présence de monsieur Lapassade à l'Université. Nous avons échangé sur l'école nouvelle et goûté aux beautés de la Bretagne ensemble. J'ai donc appris, par la suite, que monsieur Georges Lapassade faisait l'analyse de groupe à l'UQAM et que cela en gênait plusieurs, dont le vice-recteur. Je savais que monsieur Lapassade avait publié un magnifique livre sur *L'entrée dans la vie*, mais je ne savais pas qu'il faisait, depuis les années 1966-1967, de l'analyse institutionnelle. De toutes manières, deux genres de personnes sont venues le reconduire à l'aéroport, près de chez moi : celles qui voulaient s'assurer de son départ, et celles qui lui reconnaissaient un mérite certain.

suite à la page 8

Tout a commencé...

::: Amaya Clunes Gutierrez

Tout a commencé avec la mise en scène de Rabinal Achi ou Danse du Tun, oeuvre théâtrale maya-quiché précolombien pour un cours de production théâtrale dont j'étais la professeure et metteuse en scène à l'ancien Département de théâtre, aujourd'hui l'École supérieure de théâtre.

J'ai voulu pousser la recherche initiée à cette époque et cette oeuvre est devenue avec le temps le corpus de mon travail de doctorat en Arts de la scénographie, à Bratislava¹.

Alors, les recherches m'ont conduite bien sûr au Mexique et plus particulièrement au Guatemala. À part de me rendre plus précisément à Rabinal pour assister aux représentations actuelles de Rabinal Achi, j'ai voulu connaître d'autres lieux-clés des cultures ancienne et actuelle du peuple guatémaltèque. Bien sûr, les sites archéologiques sont remarquables, attirants et importants, mais les sites où se manifestent le syncrétisme de culture maya, quiché, cakchakil, pokoman, catholique, etc., le sont aussi. Ces multiples manifestations qui se déroulent pendant toute l'année et dans plusieurs lieux sont parfois liées à des fêtes en l'honneur des Saints patrons, de la Semaine Sainte, de la Nativité, de la Conception de la Vierge Marie, comme c'est le cas du sujet de mon exposition de photos présentée à la Coopérative de la Maison verte de Notre-Dame-de-Grâces.

Étant scénographe et conceptrice de costumes, la photographie m'a été extrêmement utile pour mon travail académique et professionnel. Donc j'ai produit pour mes recherches une série de photos dans divers sujets et cette fois-ci j'ai voulu partager une partie d'entre elles avec les assidus de la coopérative de mon quartier, un endroit que je fréquente régulièrement.

Le 8 décembre, on célèbre la fête de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie. Dans plusieurs pays, et particulièrement en Amérique latine, on peut dédier au culte un mois entier avec des prières et des fleurs, une fête culminant justement le 8 décembre. Au Guatemala, ce jour-là, les enfants font souvent leur première communion ou assistent à la messe, habillés

avec les costumes typiques de chaque région. Les photos de cette exposition ont été prises le 8 décembre 2006 à Ciudad Vieja, près d'Antigua, quand on rend hommage à la Vierge Marie avec des journées de prières, la messe, des danses, des représentations, des jeux pyrotechniques, etc. Habituellement, il y a un défilé et, après, tous les groupes simultanément dansent devant l'église. À la fin, il y a un grand feu d'artifice. Cette fois-ci, extraordinairement, on a étalé les différents groupes dans des rues près de l'église. Intéressée aux manifestations syncrétiques où l'on mélange la foi et le plaisir ludique para-théâtral, j'ai assisté deux fois à la célébration pour enregistrer cette manifestation riche en couleurs, en joie, en travail scénique et en humanité.





costumes (Las Morerías). Pendant longtemps les masques ont été sculptés en bois par des artisans, et chaque masque devait être consacré. Ma surprise et constatation à cette occasion a été le fait de voir l'introduction des nouveaux matériaux plastiques (bien sûr avec des conséquences esthétiques) pour la fabrication de certains accessoires et des masques. Cependant l'esprit de la fête se maintient comme anciennement.

¹ Le résultat, si ça vous intéresse, peut se voir à l'adresse suivante : <http://www.er.uqam.ca/nobel/r34320/index.html>

Au Guatemala, pour les différentes fêtes religieuses, plusieurs confréries s'organisent pour défiler ou danser la plupart du temps devant l'église ou dans certaines maisons, dont la maison de celui qui patronne la manifestation : en versant un montant, en installant parfois un autel, en donnant à manger et à boire aux danseurs. La confrérie a un meneur de danse et parfois même un livret avec des dialogues enregistrés dans un cahier jalousement pour le chef de la confrérie, lequel parfois est aussi le meneur. Les membres de la confrérie doivent payer son masque et le costume prévus et se rendre à des maisons de production et location de masques, accessoires,



Une autre personne a retenu mon attention en ces premiers printemps de l'UQAM : la secrétaire générale, maître Lise Langlois. Je l'ai rencontrée à l'occasion d'une réception dans les jardins du recteur par un beau soir d'été. Elle accompagnait une dame avec beaucoup de soin. Sous les éclairages rendant fleurs et arbrisseaux vivants, je la trouvai particulièrement rayonnante. Une belle venue de Radio-Canada, me dis-je. Elle est entrée, à pas menus, à l'UQAM ; quelques années plus tard, elle donnait déjà des assises juridiques à l'institution et à ses organismes. J'avais apprécié dans son bureau les peintures du frère Jérôme Paradis, mon ancien professeur d'art, un ami de Borduas. Maître Lise Langlois, elle, n'appréciait pas mes quelques taquineries incongrues, quand je lui rappelais ma qualité de responsable de la famille de formation des maîtres. Titre pompeux qu'il a bien fallu rapidement oublier.

L'éternel débat

Certaines personnes croyaient qu'on allait noyer la formation des maîtres à l'UQAM. Mes camarades de départ les plus proches, messieurs Pelletier et Grou, ont toujours eu un grand intérêt pour la formation des maîtres, particulièrement au secondaire. Nous nous entendions, à l'époque, pour les 10 cours de psycho-pédagogie et les 20 cours dans les disciplines concernant le baccalauréat d'enseignement secondaire. La question était de savoir si le module d'enseignement secondaire appartenait à la famille de formation des maîtres ou aux familles des disciplines concernées. En ce qui me concerne, aujourd'hui comme hier, je pense que le discours sur les connaissances est primordial, au secondaire surtout ; toutefois la psycho-pédagogie doit se greffer harmonieusement à ce discours. Je n'avais donc pas raison de livrer des combats, je devais simplement m'assurer que des personnes expérimentées et compétentes feraient l'œuvre.

D'ailleurs, nous avons déjà dans la Famille de formation des maîtres trois modules impliqués au secondaire. Derrière les considérations intellectuelles, une certaine voracité pour le nombre d'étudiants entraînait certaines discussions (le budget de l'UQAM et des familles se justifiait *per capita*).

Le développement

Après plusieurs rencontres dans le milieu scolaire, après avoir intéressé les syndicats des enseignants, la famille de formation des maîtres comptait au départ plusieurs centaines d'étudiants et d'étudiantes et, en 1972, plusieurs milliers. Dès 1970, j'eus droit à une agente d'administration dans la personne de madame Bouchard (une enseignante) et surtout à un adjoint au vice-décanat, soit monsieur Gervais (membre du Centre de transition). Un des beaux souvenirs qu'il me reste au départ de l'UQAM est bien celui des rencontres avec les camarades Pelletier et Grou ; nous avions des ambitions communes et un projet immense sur le terrain. Monsieur Grou étant devenu doyen m'invita, par la suite, à travailler avec lui au décanat, mais je m'ennuyais trop de l'enseignement... Jacques Pelletier et André Grou, des forces paisibles, me ramènent à ce qui fut pour moi les aurores de l'UQAM. D'autres personnages prometteurs aux primes heures nous ont succédé au Décanat, dont Claude Corbo, mesdames Florence Junca-Adenot et Françoise Bertrand, etc. Une galerie de personnages verdoyants !

À ma retraite, Claude Corbo, déjà dans la haute structure, écrivait « par-delà tous ces souvenirs, je voudrais qu'il nous reste, par-dessus tout, le souvenir d'avoir servi une grande cause ». Humblement, oui ! Il ajoutait : « Je veux vous dire que votre contribution personnelle(...) fait désormais partie de notre patrimoine institutionnel commun ».

Mon modeste témoignage s'inscrit dans cette perspective de mémoire.

Dis-moi, Gertrude...

*L'espace est plus vaste
Le temps plus court
Le passé s'allonge
Le présent s'abrège
L'avenir implose...*

Dis-moi, Gertrude...

*L'eau des ruisseaux pétillants
Et celle des rivières bondissantes
Se marient dans le fleuve immense...
Faut-il endiguer ruisseaux et rivières ?
Élargir le fleuve vers la mer infinie ?*

Dis-moi, Gertrude...

*Le passé infini, l'avenir indéfini
La magnificence de l'avoir-été ?
Le retrait de l'être ?*

Dis-moi, Gertrude...

*Errer sur une planète inachevée ?
Nidifier sur un astre inconnu ?
Parler d'amour à plein poumon ?
Porter le collier lourd des dons et des pardons ?
S'étirer dans le limon
Avec toutes les grâces de l'esprit
Et toutes les meurtrissures du corps ?
Porter aux dieux les messages embrouillés
D'un homme recherché
Par toutes les forces d'éternité ?*

Dis-moi, Gertrude...

*L'espace est plus vaste
Le temps plus court
Le passé s'allonge
Le présent s'abrège*

*Dis-moi, Gertrude, l'avenir des amours
Aux portes de l'inconnu*

Jean-Claude Forand

Georges Anglade, 1944-2010 — Témoignages

Une rencontre mémorable

::: Monique Lemieux, directrice du Bulletin

En novembre 2008, notre bulletin (numéro 42) publiait ma rencontre avec Georges Anglade et quelques extraits d'un volume d'entretien avec Joseph Lévy qui donnent un aperçu de la dimension de l'homme. Suite à cet entretien, nous avons développé une complicité amicale et nous caressions le projet d'organiser, avec les collègues retraités, un débat sur l'identité, une thématique chère à cet homme, qui se disait à la fois profondément haïtien et profondément montréalais. Ce débat n'aura pas lieu, et je ne peux m'empêcher de le regretter ; Georges avait encore tant de choses à dire, tant de choses à vivre.

Malgré ma tristesse devant ce départ précipité, dans des circonstances si tragiques, le sentiment qui domine en moi est celui de la fierté : fierté d'avoir connu un intellectuel généreux et passionné, un homme d'idées, un homme d'action, qui savait exprimer ses émotions et assumer ses choix de vie. Pour ses proches, dont il parlait avec une si grande fierté, pour ses amis intimes, la disparition de Georges et de son épouse représente une douleur incommensurable. Je remercie Luc Loslier et Robert Desjardins d'avoir accepté de reproduire ici les propos que leur a inspirés la perte de leur collègue et je veux leur dire que je partage leur peine.

Georges Anglade et la « nouvelle Haïti »

::: Luc Loslier

J'ai toujours vu Georges en tension entre deux dimensions fortes de sa personnalité : la dimension intellectuelle du professeur-chercheur et la dimension politique, faite de réflexion et d'action. Ayant quitté Haïti en 1965, sous la dictature de François Duvalier, il savait qu'il ne pouvait pas y retourner sans grand danger. Alors qu'il était professeur à l'UQAM et après la mort du dictateur, le fils Duvalier ayant repris les affaires, il avait cru pouvoir rentrer au pays, pour y compléter une recherche liée à son livre *L'espace haïtien* (PUQ, 1974). Dans le climat de suspicion généralisée de la nouvelle dictature, il avait été emprisonné à la sinistre prison de Fort-Dimanche. Il nous avait alors causé une belle frayeur, mais il avait été libéré assez rapidement. C'était toujours le règne de l'arbitraire en Haïti.

Georges a pu retourner sans crainte en Haïti après le départ forcé de Jean-Claude Duvalier et l'ouverture politique qui a fini par se produire (après les sombres épisodes des généraux Namphy, puis Avril). Il fut alors conseiller des présidents Aristide et Préval. Georges s'est trouvé au cœur de la politique active, autour de 1995, comme ministre des transports et communi-

tions. Grand défi, dans la pagaille haïtienne du temps, et période financièrement maigre.

Sa retraite de l'UQAM n'a pas sonné l'heure de la retraite de l'intellectuel, car elle a permis une série de nouveaux ouvrages, de nature plus littéraire (dont les délicieux recueils de lodyans, *Les blancs de mémoire* et les autres). Il y a eu aussi la chronique *L'hebdo de Georges Anglade*, qu'il a régulièrement tenue dans *Le Nouvelliste*, vénérable institution de presse haïtienne, fondée en 1898, que l'on peut trouver sur Internet. Georges développait dans cette chronique sa pensée sur Haïti, qui fut d'ailleurs constamment son principal sujet de recherche. Des textes parus dans *Le Nouvelliste*, Georges a fait un livre, auquel il donna le titre « Chronique d'une espérance » (*L'Imprimeur II*, 2008), expliquant que « nommer ainsi la traversée de la première année de chroniques fait sens, en ce que ce titre dit bien la posture qui a été la mienne tout au long : traquer, gratter, farfouiller... dans n'importe quel thème ce que l'on pouvait trouver de sédiments et de pistes pour l'Autre Haïti Possible ». L'Autre Haïti possible, c'est une Haïti refondée, qui aurait enfin trouvé sa « voie de développement ». Georges le dit, il ne

voyait pas exactement comment l'Autre Haïti se dessinait, mais il continuait d'être animé par l'espérance et la conviction d'un avenir prometteur.

Gardant une espérance inaltérable, Georges n'en était pas moins réaliste. Aussi pouvait-il écrire : « En présence d'une situation comme la nôtre, l'intelligence ne peut être que pessimiste ; c'est qu'il n'y a que de faibles probabilités de voir réunies les conditions d'émergence de L'Autre Haïti Possible. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas chercher la voie pour atteindre L'Autre Haïti Possible (et ça, c'est de l'optimisme de la volonté, croyez-moi !) ».

Georges empruntait à Gramsci la formule « Pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté », qui, écrivait-il, « colle bien à ce qu'ont été les deux béquilles de ma traversée de l'année 2007-2008. Je prenais appui tour à tour sur l'un ou l'autre. Si rien ne pouvait m'arrêter dans ma quête, je ne me suis cependant jamais fait d'illusions sur la mise en application des ruptures que cela impliquait. Et comme je

joue à ce petit jeu depuis plus de quarante ans, (...) ce n'est pas maintenant que je vais m'arrêter, sous prétexte que cela n'aurait jamais servi à rien, ou si peu que rien. Et si ce livre des hebdomadaires de cette année devait ne provoquer aucun ajustement, ma foi, je le ferais quand même, pour que l'on sache que ce n'est pas tant la lumière au bout du tunnel qui nous a fait défaut, mais plutôt le bout du tunnel lui-même qui se dérobo à nous, Haïtiens, depuis trop longtemps ».

Alors qu'il semble se dessiner un énorme projet international pour la reconstruction d'une Haïti plus solide, alors que son peuple meurtri relève la tête dans les ruines et affirme sa détermination à rebâtir la capitale (il faut entendre la belle chanson Haïti pas fini, du groupe montréalais Deya), se pourrait-il que par une ironie cruelle, l'événement qui a entraîné la mort de Georges et de Mireille sonne l'avènement de « L'Autre Haïti possible », qu'ils ont toujours cherchée avec constance, courage, rigueur et lucidité.

Mon professeur

::: Robert Desjardins, tour à tour étudiant, employé et professeur entre 1971 et 2010

Georges, mon professeur de géographie de la population, mon professeur de commentaires de cartes, mon patron et enfin mon cher collègue « et néanmoins ami », comme il aimait si bien le dire aux gens qu'il appréciait, tu viens de nous quitter d'une façon brusque, dramatique et brutale. Avec ta compagne de toujours, Mireille, vous avez été sournoisement emportés dans votre terre d'origine par un événement naturel peu commun : un séisme jumelé à des glissements de terrain probables. Vos deux âmes font partie des centaines de milliers qui ont péri, qui vont périr ou qui seront fortement affectées, suite à cette catastrophe... un drame humain atroce à l'échelle planétaire.

La communauté vient de perdre un géographe écrivain respecté et respectable. D'un point de vue social et politique, il a eu une vie parfois tumultueuse, en tant qu'Haïtien d'origine. Cet homme engagé aura bravé plus d'une tempête et enduré bien des déchirements. Sa retraite me semblait plus paisible et c'est plus par la plume qu'il avait décidé de « parler » à ses

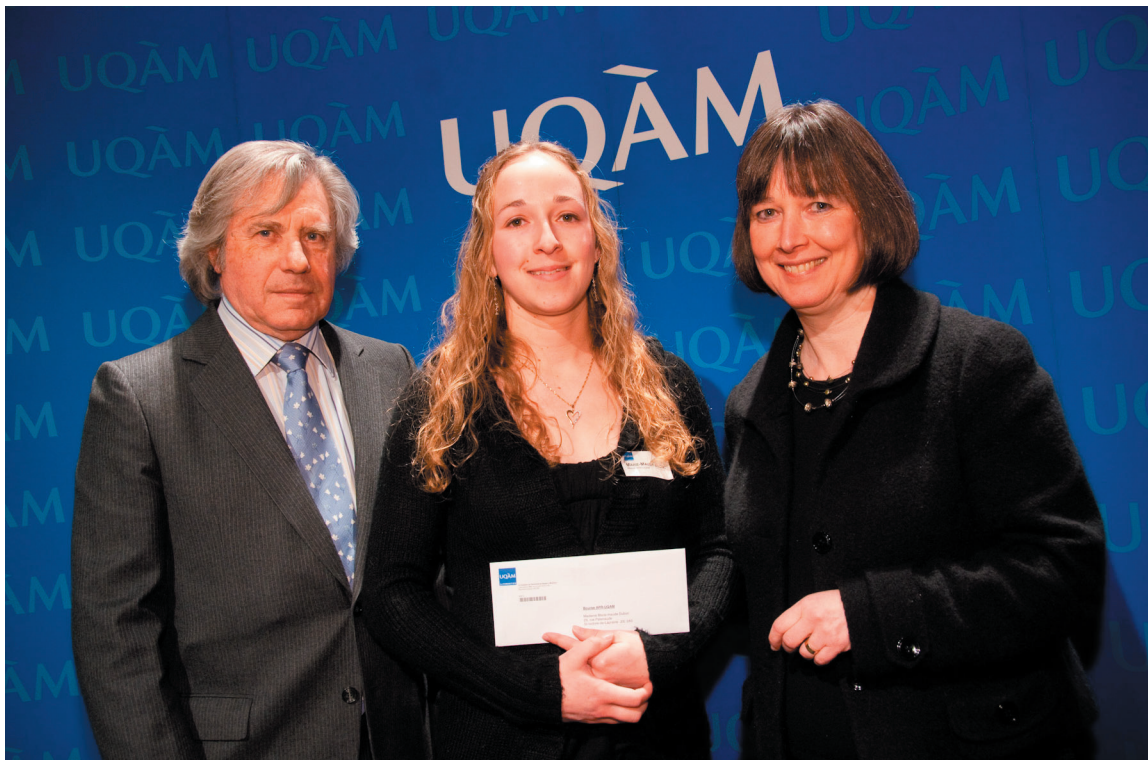
proches, ses compatriotes, ses amis et toute autre personne sensible à la cause sociale et politique.

Je viens de perdre un ami que je ne voyais que très peu souvent. La dernière chose que nous avons partagée (en pensée à tout le moins), c'est cette bonne bouteille de rhum haïtien qu'il m'avait offerte alors qu'il était Ministre des Travaux publics sous le gouvernement d'Aristide... il y a bien des années. Nous l'avons ouverte à la fin de 2008, en famille, tout en pensant à lui. Je lui avais fait part de ce geste et il en était très heureux. Il aura toujours conservé cet « esprit de la fête ».

Georges et Mireille, je lève une dernière fois mon verre en votre honneur. Vous figurez parmi les êtres que l'on ne peut oublier.

Mon épouse Céline, qui a connu aussi Georges en tant qu'étudiante, se joint à moi afin d'offrir nos condoléances les plus sincères à leurs filles Pascale et Dominique ainsi qu'aux proches de cette famille qui demeureront inconsolables durant un bien long temps.

Remise de la bourse APR-UQAM à Marie-Claude Dubuc



De gauche à droite : Philippe Barbaud, président de l'APR-UQAM, la récipiendaire de la bourse de 1 500 \$, Marie-Claude Dubuc, étudiante en *Intervention en activité physique*, et la doyenne de la Faculté des sciences de l'éducation, madame Monique Brodeur.